

# Fragments de vie

Jean-Louis Berdaguer



Récits et témoignages

# *Fragments de vie*

« Je ne pense pas qu'il y ait de l'orgueil et de l'impertinence à écrire l'histoire de sa propre vie, encore moins à choisir, dans les souvenirs que cette vie a laissés en nous, ceux qui nous paraissent valoir la peine d'être conservés. »

*Georges Sand*

# Rue de l'Hôpital



Pour mieux se souvenir, rien de tel que d'aller sur les lieux de son enfance. Je me suis rendu dans le vieux quartier de Perpignan où je suis né (comme Saint-Mathieu a changé !) et, rapidement, pêle-mêle, certains épisodes ont resurgi de ma mémoire. Du plus futile : la folle poursuite de mon chat par le chien du poissonnier - qui s'est heureusement bien terminée - au plus sérieux : la vague de froid de 1956, avec ses congères de neige qui nous emprisonnaient, suivie de l'effondrement du Grand Garage Citroën, en pleine nuit, dans un fracas épouvantable. Puis, petit à petit, d'autres images plus insistantes se sont imposées à moi, sans ordre chronologique précis. C'est ainsi que j'ai revu, comme dans un rêve, la petite épicerie de mes parents, au coin de la rue de l'hôpital et de la rue des maçons. Certes, elle était exigüe, mais j'ai le sentiment qu'on pouvait y trouver son bonheur : empilement de cagettes de fruits et légumes dehors, bidons de lait à l'intérieur, dans une sorte de guérite (où l'on servait celui-ci à la louche, avec la recommandation de «bien faire bouillir ! »), et le

comptoir lui faisant face, sur lequel s'étaient de volumineux fromages à la coupe, une motte de beurre en forme de cône et un assortiment odorant de charcuteries du pays. Derrière le comptoir, des rangées de boîtes de conserves de toutes tailles parsemaient le décor. C'était simple, propre, et à cette époque, le terme alambiqué de traçabilité n'était pas encore inventé. Dans ce quartier, qui formait un village au cœur de Perpignan, la plupart des commerces étaient présents dans un tout petit périmètre. Les habitants s'y approvisionnaient régulièrement et donc se connaissaient parfaitement. L'anonymat n'était pas de mise, et il en résultait une convivialité qui semble perdue à jamais.

Nous habitons au-dessus de l'épicerie. Vu mon jeune âge, je ne traînais pas trop dans la rue. Les possibilités de jeux étaient limitées : il y avait bien les quatre coins, les billes, les osselets ; mais il fallait sortir du quartier pour trouver des amusements plus aérés. Ma mère m'accompagnait au square le dimanche : j'y retrouvais les manèges, les chevaux à pédales de Mme O., les quelques animaux qui peuplaient ce lieu. C'était ma campagne à moi. En semaine, sorti de l'école, je me contentais de quelques feuilles de papier d'emballage sur lesquelles je dessinais inlassablement les mêmes choses, en attendant que mes parents me rejoignent, leur commerce terminé. Pas encore de télé, mais une antique radio, avec son antenne filant en vrille au plafond, qui me tenait compagnie : on y entendait le tandem Souplex-Sourza (*Sur le banc*), la bise à Zapy et

la *chanson douce* du jeune Salvador. Souvent nous allions au cinéma. J'attendais ce moment avec une impatience non dissimulée. Cette machine à rêver m'avait conquis : je connaissais par cœur le nom des acteurs de westerns et de films de cape et d'épée. Je prolongeais ces instants magiques à la maison, car mon père possédait un projecteur et les Charlot, Laurel et Hardy, dessins animés s'agitaient souvent sur les murs. Quand il revenait d'en ville avec de nouvelles bobines, je courais dans la rue comme un petit fou en criant : « Ce soir mon père fait du cinéma ! Vous pouvez venir ! ». Et, la nuit tombée, nous accueillions presque tous les gosses du quartier...

J'allais en primaire à l'école Jules ferry. Pour sortir du quartier, il fallait traverser la place du Saré et descendre vers l'Avenue Maréchal Foch qui figurait la ville et ses turbulences. C'était un autre monde, plus inquiétant : ma mère ne me lâchait pas la main. Mon ancienne école n'a pas changé depuis un demi-siècle : murs en pierres taillées, vastes fenêtres, angles du toit en ardoise, entrée des garçons toujours austère. Je me souviens du cours élémentaire de Monsieur Cavaillé. C'était un réel enchantement. On y apprenait, bien sûr, toutes les matières, mais les devoirs de français prenaient un relief particulier. Au fond de la classe se trouvait une véritable imprimerie. Nous y allions une fois par semaine et chacun d'entre-nous composait, à l'aide de caractères en plomb et du matériel approprié, une page du recueil de la classe. Ce dernier comprenait les dix meilleures

rédactions du mois écoulé. Quel bonheur lorsque notre nom et notre texte y figuraient ! On arrivait à la maison, rouges de joie, en criant : « Ça y est ! J’y suis cette fois !... » Quelquefois, on avait aussi une récompense. C’était pourtant des textes sans prétention, de gamins qui relataient leurs dernières vacances ou des événements d’une importance minuscule aux yeux des « grands ». Mais ils représentaient pour eux une compétition parfois acharnée et, surtout, l’aboutissement heureux d’un travail fait sans peine. « Racontez, racontez, mais n’inventez rien, je le verrai tout de suite ! » nous répétait à satiété ce maître qui, mine de rien, nous faisait pénétrer dans le monde de l’autobiographie et de l’édition. Il était, en tous cas, un de ceux qu’on n’oublie pas. Ne m’aurait-il pas initié au plaisir d’écrire ?

J’ai quitté Saint-Mathieu à l’âge de huit ans, mes parents ayant pris un autre commerce tout près de la gare. Autre lieu, autres souvenirs. Mais ce vieux quartier, témoin de ma première enfance, continuera de vivre en moi, tel un fragment de vie blotti au fond de ma mémoire. □

*« ...Car, au-dessus de mon village, le ciel est toujours bleu. Il est sorti du temps. Il vit en moi, comme vivent tous ceux qui l'habitaient alors, à commencer par mon grand-père et ma grand-mère qui furent les premières pierres précieuses d'un monde, d'une époque dont je n'ai pas assez profité, pour n'en avoir mesuré la richesse et la fragilité que trop tard. »*  
Christian Signol, *Bonheurs d'enfance*, Ed. Albin Michel.



## Margot d'Alezy

**J**usqu'à l'âge de dix ans, j'ai passé mes vacances chez mes grands parents, à Alezy. Ils habitaient une maisonnette, construite à flanc de coteau, en bordure d'une rivière. Après une heure de route et un ultime virage en épingle à cheveux, le car s'immobilisait enfin à l'entrée du village. Aussitôt, mon mal des transports s'envolait et, jaillissant du bus comme un petit fou, faisant fi des recommandations de prudence, je courais vers ceux qui m'attendaient et dont j'imaginai l'impatience.

Ma grand-mère m'accueillait toujours avec des exclamations étonnées : " Oh ! Mais d'où sort-il celui-là ?... Tu as laissé tes parents à la ville ? " Mon grand-père, moins expansif, s'interrogeait : « Je parie qu'il a encore laissé la porte du jardin ouverte... Ce gamin est incorrigible ! »

Quoi qu'il en fût, ma venue à Alezy constituait toujours un petit événement, et, du haut de mes dix ans, je dois reconnaître que j'en éprouvais une certaine fierté.

Mes vacances se déroulaient le plus souvent dans une ambiance magique ; je retrouvais là-bas un univers particulier, si différent de celui de la ville, où les gens se côtoient tout en s'ignorant, se croisent sans même lever la tête. À Alezy, tout le monde se connaissait et je connaissais tout le monde.

Dès le premier jour, je partais à la reconnaissance des lieux, comme pour me rassurer de leur existence. Tout d'abord le magasin de journaux, regorgeant de bandes dessinées et dont les stylos écrivaient mieux qu'à Perpignan ! Ensuite, celui à l'enseigne de *Souvenirs*, qui vendait aussi bien des jouets que des articles de pêche . Enfin la fameuse pâtisserie S. qui, seule, connaissait le véritable secret des Rousquilles. Je revois aussi l'agitation frénétique autour du marché, les mercredis et samedis matin, sur la minuscule place de la mairie où touristes et Aléziens se pressaient à travers un dédale de planches et de tréteaux. C'était une fête bruyante et colorée, un lieu d'échange et de fraternité, à l'inverse de ce que l'on voit couramment dans nos *grandes surfaces*.

Très fréquentée en période estivale, Alezy était aussi toute l'année une station thermale, réputée pour ses eaux sulfureuses. Elles jaillissaient des caniveaux, exhalant par moments une étrange odeur d'œufs couvés, qui pénétrait le moindre recoin du village. A quelques pas du marché, coulait, en contrebas, une rivière maigrelette, suffisamment poissonneuse pour attirer les pêcheurs de truites. En aval, elle ouvrait ses deux bras, au milieu desquels se trouvait un terre-plein. C'est là que se succédaient, pour le bonheur des jeunes, cirques, attractions foraines, cinémas ambulants.

C'était la liesse permanente ! Cet endroit n'est plus maintenant qu'un triste parking, où la mécanique triomphante a pris la place de l'humain.

Les souvenirs d'enfance sont comme des images enfouies dans notre mémoire. Celle-ci nous les livre souvent de manière fugace, sans ordre établi. Cependant, lorsqu'il m'arrive de penser à Alezy, une petite silhouette s'impose fortement à moi : c'est une vieille dame frêle, claudicante, tout habillée de noir... Elle monte lentement l'allée des maronniers qui conduit à sa demeure.

On dit que chaque village possède une âme, curieuse sensation que nous avons tous ressentie un jour, sans jamais pouvoir l'expliquer. Pour moi, indiscutablement, Margot participait de ce mystère. « Margot la boîteuse », comme l'appelaient sans moquerie ses concitoyens, qui lui vouaient un véritable culte. Il est vrai qu'elle représentait pour eux la mémoire de leur cité, toujours prête à se mettre en marche, telle la pellicule d'un vieux film.

Un méchant rhumatisme lui avait raccourci une jambe, mais cela ne l'empêchait pas de parcourir chaque jour le village, aux pentes pourtant raides. On la rencontrait partout ; elle était au courant de tout... S'aventurer en montagne ne lui faisait pas peur. Elle en rapportait de petits fagots de bois « pour l'hiver », ou bien des baies sauvages dont elle faisait de délicieuses confitures.

Avec mes grands-parents, elle entretenait d'excellents rapports de voisinage et j'allais souvent lui rendre visite, parfois incognito. C'est curieux comme cette vieille dame me fascinait... Elle avait perdu son mari pendant l'occupation, mais en parlait peu. Ç'avait été un résistant de la première heure, qui n'avait pas hésité à rejoindre le maquis dès que les Allemands entrèrent à Alezy. En revanche, lorsqu'elle parlait de son fils, parti aux colonies, et qui « devait revenir un jour », ses yeux vifs s'embuaient subrepticement. Quand j'interrogeais mes grands-parents sur ce fait, je n'avais pour toute réponse qu'un sourire gêné. J'appris par la suite qu'elle n'avait jamais eu d'enfants, et que son fils bien aimé n'était que pure invention. Quelquefois, les jours de mauvais temps, elle profitait de ma présence pour rouvrir d'imposants livres reliés de cuir rouge, qu'elle me lisait religieusement. On y voyait de jeunes scouts, perdus dans des grottes profondes et ténébreuses, fuyant des monstres hideux. Est-il besoin de préciser qu'à cette époque-là les foyers ne possédaient pas la « télé » et que les lectures "au coin du feu" constituaient un instant magique et privilégié. Je pénétrais ainsi à mon insu, mais non sans délices, dans le monde merveilleux de Margot, comme l'aurait peut-être fait le fils qu'elle n'a jamais eu.

Le portrait de Margot serait bien incomplet si je n'évoquais sa véritable passion, pour ne pas dire son excentricité. Elle est souvent le fait des solitaires, des personnes âgées : la compagnie des chats ! Oh, non que sa vieille demeure en était enva-

hie : en vérité, seul, un heureux élu, y trônait en permanence. C'était un énorme matou noir et blanc, à l'âge incertain, dormeur invétéré, toujours chaud et mou comme une bouillotte. Tous ses autres congénères, véritable armada de tous poils, gardaient la maison... à l'extérieur ! Ils attendaient impatients l'heure fatidique, celle de midi, pour se partager le festin habituel. Un festin que la brave Margot leur avait soigneusement préparé dans une volumineuse casserole.

On pourrait légitimement se demander comment cette vieille dame, de condition modeste, s'y prenait pour nourrir tout son monde. C'est que Margot avait plus d'un tour dans son sac, au sens propre comme au figuré. De bon matin, elle partait faire la tournée des "restos", récupérant ça et là déchets et restes de repas, au bon vouloir des cuisiniers accoutumés à sa visite. C'était une véritable institution à Alezy, et tous les employés aux cuisines s'y prêtaient de bonne grâce. Chaque fois, la brave Margot revenait le panier bien rempli, le sourire aux lèvres, satisfaite de sa moisson.

A midi, comme dans les anciennes écoles, une clochette tintait, et tout à coup le spectacle commençait : une multitude de chats frétilants, les queues en l'air comme des antennes, surgissait de toutes parts. En un clin d'œil, ce rassemblement coloré, tout ronronnant de plaisir, vidait allègrement la casserole qui devenait aussi propre que neuve.

De la fenêtre de ma chambre, à quelque cent mètres de là, je ne manquais pas un seul de ces rendez-vous. J'aurais bien voulu profiter de l'occasion pour aller en saisir un,

l'emporter chez moi, à Perpignan. Mais je suivais scrupuleusement les recommandations de Margot : « Quand ils mangent, il ne faut surtout pas les tracasser ! » Et d'imaginer que l'un d'eux pouvait très bien m'avalier un doigt, me mordre la main ou me sauter au visage... Qu'importe, mon amour des chats est bien né là-bas, grâce à Margot.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre qu'à travers ce petit garçon de dix ans que j'étais, cette ribambelle de chats qui plantait le décor, Margot, septuagénaire originale mais respectée, ne cherchait qu'une chose : EXISTER !

Un jour, je n'entendis pas la clochette. Je m'inquiétais auprès de mes grands-parents. Longtemps je restais immobile devant ma fenêtre, guettant le moindre mouvement, repoussant même le moment d'aller déjeuner. Quelques chats, des habitués, rôdaient autour de la maison, cherchant en vain la moindre nourriture. J'appris alors que Margot était malade, mais que ce n'était pas grave : "elle en avait vu d'autres..."

Quelques jours plus tard, les vacances terminées, je retournais à la ville, non sans éprouver un certain malaise. Mes anciennes habitudes furent vite reprises ; une nouvelle année scolaire m'attendait, et l'image de Margot s'estompait peu à peu...

Mes grands-parents quittèrent Alezy quelques temps après. L'heure de la retraite ayant sonné, ils retournèrent dans leur pays natal, au bord de la mer. Je ne demandais plus de nouvelles de Margot. En vérité, craignant le pire, je préférais ne pas savoir.

Beaucoup de temps s'écoula... Un jour, une vingtaine d'années plus tard, la route de mes vacances passa par Alezy. A l'entrée du village, je fus saisi d'un frémissement. Je garai mon véhicule sur le bord du talus et, comme si c'était hier, je gravis l'allée des marronniers. Rien n'avait changé ! J'avancais, lentement, la gorge serrée. Levant la tête, j'aperçus un attroupement de chats, devant l'ancienne maison de Margot. Je m'approchai, intrigué. Je vis alors un petit garçon d'environ dix ans, qui leur donnait à manger... et ses yeux noirs me regardaient fixement. Une sensation de « déjà vu » m'étreignit... □

# Comme un vol de gerfauts...



Un nom...Il suffit parfois d'un simple nom, aperçu dans le carnet de deuil du journal, pour se retrouver trente cinq années plus tôt, sur les bancs du Collège. C'était la classe préparatoire au BEPC et nous étions tous anxieux de connaître notre nouveau prof. Lorsqu'il est entré dans la classe, on a tout de suite compris qu'il était différent. Avec son vieux cartable, posé lourdement sur le bureau, il nous parut, de prime abord, jovial et austère à la fois. Jovial par sa bonhomie rayonnante : œil vif et pétillant, joues bien rondes ; austère à cause des paroles graves et solennelles qu'il nous infligea. On aurait dit que tout notre avenir se jouait cette année-là. Pour le reste, il ne faisait pas dans le style précieux et, qu'on me pardonne l'image, il semblait plutôt taillé dans le roc de nos montagnes Pyrénéennes : « Je suis votre nouveau professeur de français, nous lança-t-il, ainsi que votre professeur principal... il vous faudra me supporter à double titre ! ». Puis il déclina son nom : Léon Trabis, qu'il alla inscrire au tableau, et nous invita ensuite à faire de même.

Des premières leçons, je n'ai pas gardé un souvenir précis sinon qu'elles furent suivies avec un étonnement unanime. C'est qu'il nous impressionnait, Léon, avec son air sérieux, et cette façon d'enseigner si différente de ses autres collègues ; il n'avait pas son pareil pour nous dégourdir l'esprit, et faire en sorte qu'apprendre devienne une nécessité. Ainsi, il adaptait souvent un texte à un événement vécu, si minime soit-il. Je me souviens d'un jour où il pleuvait d'abondance. La cour et les terrains de jeux étaient transformés en mare à canards. Nous étions dépités : le match de foot interclasses allait être reporté ! Mais notre homme n'en avait cure. Tel un magicien, il sortit de son cartable un texte d'Alain : c'était un de ses « Propos sur le bonheur », intitulé « Sous la pluie ». Le Philosophe nous expliquait qu'au lieu de se plaindre du mauvais temps, il fallait, au contraire, accueillir cette situation avec ravissement et s'écrier : « Oh la bonne petite pluie ! », car la tristesse, disait-il, engendre la tristesse. Il en résultait un petit bonheur au lieu d'une triste mine. Et la morale de l'histoire ne s'arrêtait pas là : il fallait en faire de même avec les gens. « Sourire à quelqu'un de triste et le voilà réconforté ! »

Trente ans après, j'ai retrouvé ce Propos et j'ai l'impression de l'avoir à peine lu hier. En choisissant le moment opportun, celui où nous étions le plus réceptifs, Léon nous enseignait des vérités durables.

Une autre façon, peu originale il est vrai, de nous initier

à la poésie, était de nous faire apprendre certains poèmes par cœur. Comme au bon vieux temps de la communale ! Il va sans dire que cela en rebutait plus d'un et il le savait fort bien. Mais il nous répétait inlassablement : « Vous pensez probablement que je suis vieux jeu... mais vous verrez, plus tard, lorsque vous serez adultes, ce qui restera de ce cours, ce sera peut-être un beau poème ou une magnifique tirade ». Et il avait bien raison, Léon. Combien de fois me suis-je surpris à réciter, pour le plaisir, et à différents âges de ma vie, un poème comme « Les Conquérants » de José-Maria de Hérédia. Je ne peux résister ici à en reproduire la première strophe, aux vers si remarquablement martelés, qu'ils résonnent encore en moi comme un chant :

*« Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,  
Fatigués de porter leurs misères hautaines,  
De Palos de Moguer routiers et capitaines  
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal. »*

Par un curieux hasard, la rue dans laquelle se trouve le siège de notre Association porte le nom de cet auteur (un peu oublié maintenant, car jugé trop « fabriquant » de vers et guère créateur, bien qu'il ait enchanté des générations d'écoliers - peut-être est-ce cela qu'on lui reproche ?)

Autre poète, plus original et fascinant, pour lequel Léon avait su nous faire partager son admiration : Arthur Rimbaud, mythe et météore de notre littérature poétique. Je le

vois encore nous lire et nous relire « Le dormeur du val » : *C'est un trou de verdure où chante une rivière...* et de s'exclamer en hochant la tête : « Vous vous rendez compte, il n'avait que seize ans... votre âge... quand il a écrit cela ! ». Puis il nous disait : « Imaginez que je sois cinéaste et que petit à petit je m'approche du lieu où vient de se passer le drame... À la place de la caméra, je n'ai que mon stylo ! J'écris au fur et à mesure ce que voit mon œil ». C'était une approche du poème très cinématographique, qui emportait notre adhésion. Il avait ensuite demandé à des volontaires de l'interpréter, à la manière d'un monologue, ou plutôt, pour rester dans le 7<sup>ème</sup> art, comme une sorte de voix « Off ». Résultat : une véritable bagarre s'engagea pour être retenu comme récitant. Pour des récalcitrants en la matière, la partie était plutôt gagnée...

Enfin, à titre d'anecdote, comment ne pas oublier l'arrivée en cours d'année, d'un camarade d'origine espagnole, José G., au demeurant parfaitement bilingue. Léon avait fait preuve à son égard d'un tact remarquable qui nous avait ému. Si les nouveaux ont parfois du mal à s'intégrer, tel n'était pas le cas de José, qui en quelques jours avait canalisé l'amitié et l'admiration de toute la classe. On sentait qu'il était issu d'un milieu pauvre, mais son intelligence et sa gentillesse effaçait tout. Hélas, son passage fut de courte durée : un jour, Léon nous annonça son départ immédiat. Il lui souhaita bonne chance et l'invita à nous dire au revoir ; en partant, José s'adressa à nous en ces termes : « Salut à tous, partout où j'irai, je ne vous oublierai pas ! »

Curieusement, bien que le cours débutait, aucune copie n'avait été rendue, même pas la sienne. La raison en était simple : totalement hors sujet, il n'avait eu que 3/20 ! On devait évoquer un spectacle qui nous avait marqué, et lui avait traité de l'art de la persuasion dans un discours politique ! Mais Léon rectifia vite le tir : « Maintenant qu'il est parti, laissez-moi vous dire que son travail est remarquable, digne d'une classe de Terminale : il est allé au-delà du sujet, il l'a approfondi et enrichi de sa réflexion ; je ne pouvais pas le laisser partir avec une aussi mauvaise note. Mais ce garçon-là ira loin, j'en suis sûr ! ». Il nous lu ensuite sa copie, visiblement ému, dans un silence quasi religieux.

Voici, en quelques lignes, les moments inoubliables qui me viennent à l'esprit quand je pense à Léon. Et lorsque par hasard, au détour d'une rue, je rencontre un ancien camarade de cette fameuse troisième, je vous laisse deviner qui est au centre de notre conversation. □

# Il s'appelait Yves Durand



Dans une de ses chroniques de l'*Indépendant*, l'éditorialiste Bernard Revel, dont j'apprécie beaucoup la culture et le talent, a évoqué la mémoire d'Yves Durand, poète atypique du microcosme perpignanaïis. Il nous a quitté en 1998, mais qui l'a vraiment fréquenté ? Personnellement, je l'ai connu dans les années 60/70. Mes parents tenaient un bar avenue de Grande-Bretagne, et c'est là qu'il a un jour débarqué, panier sous le bras, habillement usagé, étriqué, sous le regard étonné des clients qui se demandaient d'où pouvait bien sortir cet hurluberlu. Plutôt grand, mince, la démarche légère, il s'est dirigé au fond de la salle et s'est installé autour de feuillets partiellement écrits. On crut un instant qu'il s'agissait d'un enseignant (l'école Jean-Jacques Rousseau - détruite depuis - et l'École Normale étaient proches de là), mais aussi mal fringué, ce n'était guère possible ! Curieux, je profitai d'une courte absence pour jeter un œil sur ses écrits. Et je lis, stupéfait : « La vulgarité montre que l'on peut être encore humain ! ». Je compris alors que nous abritions un écrivain, voire un moraliste (il m'avoua par la suite connaître Boileau et Vauvenargues sur le bout des doigts...)

Je devais avoir 16 ou 17 ans, et il m'intriguait fortement :

j'avais l'impression qu'il surgissait d'une autre époque. En tous cas, son comportement affecté, extrêmement poli, me paraissait complètement décalé. Il fréquenta « La Boule d'Or » une bonne dizaine d'années. C'est là, disait-il, qu'il trouvait son inspiration. Il est vrai qu'à cette période, une mosaïque de gens de toutes sortes constellait ce bar (Georges Perec aurait pu y écrire sa *Vie mode d'emploi* N°2 !). Yves Durand faisait partie de cette faune et même les plus suspicieux s'étaient habitués à lui. Avec son zozotement caractéristique, il commandait une verveine, ou un tilleul, mais, à l'inverse de Proust, n'y trempait pas de madeleine, car ce qui paraissait l'intéresser, c'était le présent, l'instantané.

Sur son passé, ainsi que le souligne Bernard Revel, il demeurait mystérieux. Les événements d'Algérie n'y étaient pas étrangers, et bien malin qui pouvait interpréter ses propos à ce sujet. Il avait enregistré un disque, que j'ai longtemps conservé, dans lequel il déclamait des vers (*Casseroles et Klaxons...*), et où il faisait allusion à son histoire, sans toutefois la révéler. Avait-il eu une femme, des enfants ? Les avait-il perdus là-bas, en Algérie ? Nul ne le savait. Seul, le labeur solitaire de l'écriture l'accaparait. Il passait des après-midi entiers la tête noyée dans ses papiers, écrivant, pensait-on, à l'instar d'un Verlaine, un futur chef-d'œuvre de poésie. Quelquefois il relevait la tête, le regard fixe, derrière ses grosses lunettes rondes, tel un coureur reprenant son souffle, puis repartait de plus belle, noircissant une infinité de pages de son écriture penchée, presque calligraphiée.

Rien n'était vraiment triste chez ce poète hors du commun. Les anecdotes, à son sujet, ne manquent pas ! Bernard Revel s'est souvenu de sa demi barbe : « J'innove ! s'exclamait-il ». Mais comprenait-on vraiment ses excentricités, n'étaient-elles pas plutôt sujettes à moqueries ? Après tout, il n'était pas Dali, qui pouvait tout se permettre, y compris se moquer de ses contemporains... Le vélo était souvent au premier plan : « A force de pédaler, je deviendrai Pascal ! » C'est ce qu'il a dit un jour à la télé, à une émission de Philippe Bouvard qui l'interrogeait en train de pédaler... sur un vélo d'appartement. Les habitués du bar n'en revenaient pas de voir sur le petit écran qu'ils côtoyaient, sans le savoir, une célébrité littéraire locale.

Quant au jeu de dame, il y excellait : sait-on qu'il a rallié un jour, à vélo, la ville de Bordeaux pour y disputer les championnats de France... qu'il a d'ailleurs remportés haut la main ? Aux échecs, paraît-il, il était redoutable. Pendant plusieurs années, il a fréquenté, entre autres, le Groupe poétique et artistique du Roussillon, au sein duquel il s'est brillamment illustré, faisant apprécier ses poèmes « qui devaient être lus à haute voix... » comme au temps des troubadours. Ceux qui l'ont connu ne sont pas prêts de l'oublier. N'est-ce pas en fait ce qu'il cherchait, cette reconnaissance au-delà du temps ? C'est en tout cas l'espoir qu'il semblait nourrir dans un de ses derniers poèmes publié par le Groupe Poétique, que j'ai relu récemment.

On n'en finirait pas de parler du poète Durand. D'autres, certainement, apporteront des pierres à son édifice, et per-

mettront ainsi de mieux faire connaître son œuvre. J'ai surtout connu le poète, à un moment de sa vie, et je suis bien triste de savoir qu'il est mort des suites d'une agression, un soir, route de Bompas... Qui pouvait en vouloir à cet homme qui n'avait peut-être pas un sou sur lui ? Et qui croyait, un peu naïvement, en l'humanité. □

# L'homme aux chaussettes trouées



**R**osas (Espagne), un dimanche de l'été 90. Il fait très chaud et j'ai faim. Assis sur un banc d'un vert délavé, je guette le moindre mouvement dans le restaurant d'en face. On y sert, paraît-il, de délicieux *calamars à la plancha*. Mais ici, dans ce pays aux couleurs contrastées, si proche du mien, on ne déjeune pas avant 14 heures. Je ne suis pas pressé ; j'ai décidé que cette journée serait celle du repos, du dépaysement, face à face avec moi-même. Derrière mes *Ray Ban*, j'observe le mouvement. Au bout de l'avenue, une foule ondoyante émerge de plusieurs rues marchandes et se répand sur le front de mer, avec de petits cris de joie. Quelques touristes, comme moi, cherchent à se restaurer. Ils se plantent devant tel ou tel menu, décliné en plusieurs langues, grimacent, puis courent à l'établissement suivant. Il est peut-être temps d'y aller... Alors que je vérifie ma monnaie, une ombre m'enveloppe brusquement. Je lève la tête : c'est un marginal, et il a piètre allure : « Vous n'auriez pas du feu, s'il vous plaît ? ». Il me tend un mégot. Je lui offre une cigarette, lui donne du feu. Secondes interminables. Il me fixe un instant du regard, le temps d'une bouffée, puis me lance avec un demi-sourire : « Merci, et à

la prochaine ! », avec un fort accent du midi. Il tourne alors les talons et s'en va, d'une démarche chaloupée, toute en décontraction, qui n'est pas sans me rappeler... Mais, non, ce n'est pas possible, ça ne peut pas être lui ! Pourtant, ce visage aux traits mous, au regard bleu vif, cette allure dégingandée, cette taille de basketteur... Un nom me vient à l'esprit, que je repousse aussitôt. Mais il s'impose à moi avec une telle force que je m'entends crier : « Christian ! Christian ! ». A ce moment-là, l'homme se retourne brusquement, puis disparaît aussi vite qu'il m'est apparu, comme happé par une nuée de passants. Je reste médusé, hébété. Impossible de le rattraper. Je n'ai même plus faim, et c'est machinalement que je pousse la porte de « Chez Pablo » Il y a déjà du monde, et une odeur de poisson grillée flotte dans la salle. Un jeune homme au tablier bleu, l'air affairé, me montre du doigt une table vide. Je parcours le Menu, la tête ailleurs, dans un brouhaha grandissant. Je regarde ma montre : il est 14 h 30. Où peut-il bien être maintenant ?

Maintenant la salle est pleine, et moi, je ne me suis jamais senti aussi seul. Mes doigts se crispent sur ces petits mollusques odorants, sans que je me décide à les porter à ma bouche. Même mon vin est devenu tiède. En vérité, mon esprit est ailleurs : une image m'obsède. Je la refoule, mais elle revient à la charge. C'est celle de l'homme de tout à l'heure ! Comment se pourrait-il que ce soit Christian ? Christian, un copain d'enfance, fréquenté entre 12 et

16 ans. On s'entendait à merveille. « De véritables complices... » soupiraient ses grands-parents, chez qui il passait ses vacances. Mes autres camarades s'excitaient à l'idée de partir à la mer ou à la montagne, moi j'attendais patiemment Christian ! Il arrivait toujours avec son lot d'histoires, ses chemises à fleurs, et une valise bourrée de jeux, qui occupaient nos loisirs. « A Sète, il y a ceci, à Sète, on fait cela... », tel était son credo, son petit côté fanfaron. Mais je ne me lassais pas de sa gentillesse et de ses attentions. Avec lui tout paraissait possible...ou presque. Il avait eu sa période Bob Morane, dont avait tout les livres, l'année d'après c'était John Wayne, qui nous faisait squatter le Cinéma Caméra (aujourd'hui disparu), enfin, il s'était pris un moment pour Michel Jazy, et là, je ne pouvais plus le suivre ! Je ne sais plus à quel moment, ni pour quelle raison, on a cessé de se voir. Les méandres de notre jeunesse sont parfois remplis d'obscurités. On a du mal à se rappeler pourquoi on a fait ceci ou cela. On sait qu'on l'a fait. Ça s'arrête-là. Pour Christian, à un moment donné, nos routes ont bifurqué. Ce retour en arrière me provoque un curieux malaise. Je n'ai de cesse, maintenant, de quitter cet établissement. J'ai besoin d'air, de l'air du large, du bleu de la mer, et du soleil. J'étouffe ici... Je réclame l'addition et m'enfuit comme un voleur, ou plutôt comme quelqu'un qui aurait perdu quelque chose. La baie de Rosas baigne dans la lumière. Réajuster mes Ray Ban. Repérer la voiture, à quelques mètres de là. Et partir, déjà. Il est 16 h.

Au premier rond-point, je prends la direction de Figueras. Je roule au pas sur une Rambla, à cause d'une circulation dense. Sur le trottoir, je croise une multitude de gens en maillots, aux teints déjà brunis. Tout ce beau monde se dirige vers la plage : c'est l'heure de la baignade, après la sacro-sainte sieste. Tout à coup, une longue silhouette se détache du lot. C'est lui, je le reconnais ! Je crois qu'il fait la manche... Je m'arrête, je file à sa rencontre :

- Salut, vous me remettez ?

- Ouais ! Tout à l'heure, je...

- Vous ne vous appelleriez pas Christian, par hasard ? et j'ajoute : Christian T.

- Non, et je connais pas ce type-là !

- Pourtant vous lui ressemblez trait pour trait !

- On a tous des sosies, mon pauvre (mon pauvre, amusant non ?)

Il répond chaque fois avec un temps de retard. Regard furtif, un peu gêné. Peur d'être dévisagé, d'être reconnu ? Je reviens à la charge :

- Vous n'habitez pas Sète étant jeune ?

- Jamais mis les pieds...

Il m'interrompt sèchement.

- Vous n'auriez pas cent balles ?

- Pour quoi faire ?

- J'ai faim ! Vous comprenez ça ?

J'avise sur la droite une baraque où l'on vend des sandwiches. Il me fait signe « oui » de la tête. Je l'accompagne. Il commande. Je paye. Il s'empare du sandwich qu'il porte

à sa bouche goulûment. Je ne sais pas si je dois rester ou partir. Je ne suis plus sûr de rien. Du coin de l'œil, je l'observe : il porte un tee-shirt gris, immense. Des jeans d'un bleu douteux, de vieilles sandales tressées, enveloppant des chaussettes jaunes, trouées par endroits.

Mon dieu, si c'est lui, comment en est-il arrivé là ? Que s'est-il donc passé dans sa vie ?

Il a maintenant terminé... Il me sourit, d'un air satisfait, hésite un moment, me frappe amicalement l'épaule et repart. Je le vois s'éloigner lentement, toujours avec ce même balancement, cette désinvolture naturelle dont j'ai déjà parlé. Il se retourne soudain au coin de la rue et me crie : « Salut Jean-Louis, c'était sympa, merci pour tout ! » Puis disparaît. Je reste coi, ému, comme à la fin d'un bon film. Il est 17 H. A présent, je peux repartir. Tout va bien, tout va bien mieux maintenant... A part un détail, un détail important : à aucun moment je ne lui ai dit mon nom ! □

« On se moque des visions et des apparitions surnaturelles ; quelques-unes cependant sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse tous les témoignages historiques. » Prosper Mérimée, *Vision de Charles XI*.

## Une étrange apparition



Quand j'étais tout enfant, je croyais aux fantômes. Dur comme fer ! Livres et films fantastiques étaient là pour étayer ma croyance, alimenter mon imaginaire. Ils faisaient partie de mon environnement familial. Ensuite, en grandissant, j'ai quitté le monde des enfants pour celui des adultes, et ces « constructions de l'esprit » ont fait naturellement place aux réalités de la vie. Quarante ans après, je suis amené à me poser la question : « Les fantômes existent-ils vraiment ? » Pourquoi ? Voici la curieuse histoire qui m'est arrivée l'automne dernier :

...Mon amie et moi revenions d'une ballade en montagne lorsqu'un orage d'une rare violence éclata. Nous fûmes brusquement plongés dans une nuit opaque qui parut englutir d'un seul coup le paysage. Plus de montagnes, plus de vallée, et même plus de route... Un pluie drue et glaciale mitraillait par rafales le pare-brise de la voiture. La plus élémentaire des prudences nous commanda de rouler au pas jusqu'au prochain village, annoncé (heureusement) par un

panneau à demi défoncé : *bienvenue à S. : ses hôtels, ses campings, son soleil...* Pour ce dernier, c'était franchement loupé ! Il se faisait tard, nous étions fatigués, et ce temps abominable semblait ne plus vouloir se lever. Nous résolûmes de descendre à l'hôtel B., pour y passer la nuit. Cet établissement aux volets vert sombre, coiffé d'ardoise et lézardé de lierre, jouissait d'une bonne réputation dans le microcosme cerdan. L'hôtelier nous reçus à bras ouverts, comme si nous étions les seuls clients de la journée : « Quel sale temps ! Vous avez bien raison de faire une halte ici... il vaut mieux rentrer chez vous demain plutôt que jamais ! » Ces lieux communs, teintés d'une arrière-pensée commerciale, ne nous rassurèrent qu'à moitié. Mais, de toutes façons, nous n'avions guère le choix. A l'intérieur, un hall de réception d'une étonnante rusticité, des bibelots d'un autre âge, des boiseries partout, une odeur d'encaustique flottant ça et là, un parquet qui craquait... « Voici votre chambre, c'est la 225, c'est calme, coquet, vous y serez bien ! » clama notre sauveur d'une voix de stentor, et il ajouta, plus discrètement, comme s'il nous faisait une confidence : « Le repas est servi à partir de 19 h 30... » Sur ces mots, il tourna les talons et disparut dans un minuscule corridor percé d'une lucarne.

La salle de restaurant était pratiquement vide, éclairée seulement dans sa partie droite. Des murs tapissés de tableaux anciens (scènes de chasse... et.), un mobilier en chêne sombre et une imposante cheminée de marbre blanc plantaient le décor. Dans un coin, un monsieur d'un certain

âge, à longue barbe poivre et sel, paraissait terminer un plat bien de chez nous : *l'ouillade*. Face à lui, un couple de touristes consultait une carte routière. Ils en étaient au café. Le premier plat se faisant attendre, nous liâmes rapidement connaissance. Lui était historien, elle, photographe. Il écrivait un livre sur Velmanya, village martyr, qui fut un nid de Résistance pendant l'Occupation et dont 50 maisons sur 55 furent brûlées par l'ennemi. Elle, prenait les photos des lieux visités car : « il avait besoin de voir ce qu'il écrivait... ». Je me mordis la langue pour ne pas leur dire que j'avais eu comme « instit » le chef du maquis de Velmanya et que cet épisode avait été fort bien décrit par le regretté Armand Lanoux dans son livre *Le berger des abeilles*. En effet, nous avions faim et, surtout, sommeil : les journées en montagne sont souvent éprouvantes pour des citadins peu entraînés. Après un repas savoureux, bien dans la tradition catalane, la somnolence aidant, nous regagnâmes sans tarder notre chambre pour nous écrouler sur un lit moelleux, propice à un endormissement rapide.

C'est vers une heure du matin que la chose apparut. La chose ? enfin, la tête, car il s'agissait bien d'une tête qui me regardait fixement. J'avais été réveillé par un volet qui claquait, et, le temps de trouver l'interrupteur, je vis au pied du lit ce visage serein, que je puis décrire aujourd'hui avec la même précision qu'hier : un front large et dégarni, des pattes assez longues style « rouflaquettes », de petits yeux rieurs, un nez légèrement aquilin, des lèvres minces, un menton

effacé. Si je devais en faire le portrait robot, ce serait un vague compromis entre le romancier Frédéric Dard, alias San Antonio (qui n'était pas encore décédé), et l'acteur américain Red Buttons, remarquable pour ses pitreries dans l'*Hattari* d'Henry Hathaway. Autant dire que je ne connaissais ce personnage, ni de près, ni de loin. Enfin, détail curieux – ou inquiétant – la tête se terminait par un col officier, aux insignes brodés, comme on peut le voir chez les réceptionnistes d'hôtels chics. Ce qui était étonnant, c'est qu'elle ne m'inspirait aucune crainte car je pris tout mon temps pour allumer la lumière. A ce moment-là, elle se dégonfla telle une baudruche et disparut comme dans une lampe d'Aladin... Déconcerté, je ne comprenais pas ce qui venait de se passer. J'étais pourtant bien lucide, et n'avais bu que le strict minimum au repas du soir. A qui donc appartenait cette tête ? Faisais-je ce qu'on appelle un rêve éveillé ? Sur ces interrogations difficiles, je me rendormis non sans peine.

Le petit déjeuner du lendemain matin fut très silencieux. Le nez dans la tasse, je ne pipais mot. La dernière gorgée de café avalée, mon amie me lança :

- Tu as l'air soucieux, tu as mal dormi ?
- Non, ... euh oui, j'ai...vu une tête !
- Une tête ?
- Oui, celle d'un homme que je ne connais pas. J'ai dû rêver... Mais ce n'était guère angoissant. Ce doit être l'air de la montagne... enivrant.

Elle leva les yeux au ciel et, après un silence contenu,

me répondit à voix basse :

- Tu sais, c'est pas si sûr...
- Comment, explique-toi ?
- Eh bien, figure-toi que moi aussi il m'est arrivé quelque chose cette nuit : avant de m'endormir, j'ai senti une main caresser mon visage... un geste doux, très câlin... comme pour me rassurer. Je me suis retournée et.... tu dormais déjà !

Nous nous regardâmes un moment sans mot dire, les yeux dans les yeux, puis nous éclatâmes de rire, un rire libérateur, comme pour nous rassurer mutuellement. A la réception le patron nous salua, endossa notre chèque, et nous voilà dehors, au grand air : le soleil matinal était de retour, chaud et rassurant pour la saison. Je me retournai une dernière fois. Sur la façade je vis : Maison fondée en 1912, tenue de père en fils. Tout à coup je m'écriai : « Et si c'était lui, le père fondateur, que j'ai vu cette nuit ? ». Un moment, je voulus courir à la réception, demander une photo, des précisions... Mais, me ravisant, ne voulant surtout pas passer pour un loufoque, je crus préférable de laisser le mystère en l'état. Oui, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas tenter d'expliquer. C'est ce qui les rend fascinantes et durables. Cela dit, si d'aventure mon pressentiment se révélait exact, les clients de l'hôtel B. sont des gens heureux sans le savoir : ils peuvent dormir en toute tranquillité, le vieux patron veille sur eux... □

# OVNI



## or not OVNI ?



C'était dans les années 80, par une belle nuit d'été. Au volant de ma 205, je venais de quitter C, près de Perpignan, où j'avais participé à un concours de boules (ici, on appelle ça des « nocturnes » et ces compétitions sont parfois acharnées.) Autant dire qu'il était tard, environ deux heures du matin, et je calculais le nombre d'heures de sommeil qu'il me restait, la semaine de travail n'étant pas encore achevée. Pour grignoter quelques minutes, je pris un raccourci à travers les vignes et c'est là que tout a commencé. Je fus d'abord ébloui : je crus à un véhicule venant en sens inverse... mais rapidement je compris qu'il s'agissait d'autre chose. Un boule lumineuse (bien plus grosse que celle que j'avais tenue dans les mains !) se déplaçait furtivement de droite à gauche, à une distance d'environ deux à trois cents mètres.

Elle se nicha derrière une butte, y resta quelques secondes, puis rejaillit à nouveau pour disparaître à l'horizon, comme happée par la nuit. Je m'étais arrêté, moteur en marche, pour essayer de comprendre ce que j'avais vu (ou cru voir). En vain. La chose ne réapparut point et je repartis aussitôt, me posant mille questions qui restèrent, bien en-

tendu, sans réponse. A tel point que mon capital sommeil se réduisit, ce soir-là, en une peau de chagrin. Mais j'étais sûr d'une chose : je n'avais pas rêvé !

Le lendemain matin, au bureau, sous l'œil inquisiteur de mon collègue. Je sens qu'il va fondre sur moi :

- Tu as une drôle de mine... Tu as fait la fête hier soir ou tu es malade ?

- Ni l'un ni l'autre, mais figures-toi que j'ai vu... un OVNI.

- C'est bien ce que je dis, tu es malade !

Surpris par cette moquerie, j'écourte la discussion, et fais mine de me plonger dans un travail pressant. Mais je suis vraiment vexé de ne pas être pris au sérieux. J'attends impatientement d'être chez moi pour me plonger, par livre interposé, dans le mystère des OVNI. J'apprends, entre autres, qu'au États-Unis un Département spécial s'occupe des OVNI, et qu'en France plusieurs pilotes de ligne ont décrit ce genre de phénomène, sans qu'aucune tour de contrôle ne puisse l'expliquer. Ces derniers, à qui l'on confie des milliers de passagers, sont forcément des gens sérieux. Du coup, je me sens moins isolé ! Je vais m'intéresser de près à ces curieux engins...

Le surlendemain, avant le travail, j'achète le journal local. Comme d'habitude, je le parcours en diagonale. Stupéfaction, je lis en gros titres : « DES OVNI DANS LE CIEL CATALAN ! » et en dessous, « Une mystérieuse sphère lumineuse a été aperçu en divers endroits du département,

en particulier à Perpignan, Prades, Opoul... Des témoignages ont été recueillis par les gendarmes... à l'heure actuelle, l'enquête n'a pu déterminer l'origine du phénomène ! » Je me sens ragaillardi, comme si je venais d'avaler une potion multivitaminée.

Les excuses du collègue ajoutent à mon euphorie : je bois du petit lait ! Maintenant, je me sens investi d'une mission particulière. Je décide de mener ma propre enquête. Et c'est ainsi qu'au lieu de regagner mes pénates, la journée terminée, je file sur les lieux à la recherche du moindre indice. L'OVNI ne s'était-il pas posé pendant quelques instants ?

C'est vrai que la nuit est un autre monde. J'étais sur la même route avant-hier et tout a changé ! Vignes gorgées de soleil, quadrillant le paysage à perte de vue, ciel d'une parfaite limpidité, et, en toile de fond, un Canigou majestueusement dressé comme un immense totem.

Empruntant un chemin de terre, je contourne la butte derrière lequel l'engin s'était caché. Stupéfaction : je découvre un terrain vague d'un hectare environ. Aussi lisse qu'une patinoire, c'est à dire sans végétation. Un hélico aurait pu s'y poser sans problème, à plus forte raison une soucoupe volante ! Mais, hélas, pas la moindre trace d'un atterrissage (ou du passage d'un véhicule) à se mettre sous la dent... c'est désolant. Et moi qui croyais faire la découverte du siècle ! Pourtant, cette étendue de terre, d'une étrange nudité, a bien une raison d'être ? On n'y trouve même pas de vigne, alors qu'elle abonde alentour... Je m'appête à repartir, aussi bredouille qu'un pêcheur du dimanche, lors-

que je vois au loin un buisson s'agiter. Comme la tramontane ne daigne même pas souffler sur ce décor lunaire, il doit certainement y avoir quelque chose là-bas, tout près de la butte. J'y cours aussitôt. A défaut d'E.T., je trouve un magnifique petit *Yorkshire*, apeuré et tremblant. Que fait-il ici, dans un endroit aussi désert ? Comment y est-il arrivé ? Ce n'est guère une race qui vagabonde... J'essaie de le caresser : il recule. Je fais mine de partir : il me suit. Il me suit même jusqu'à la voiture. Me voilà bien avancé, maintenant, avec ce chien ! Que vais-je en faire ? Il est si mignon. Je cesse mes investigations inutiles, et rentre chez moi. Avec lui.

...Visiblement affamé, il engloutit en trois secondes les restes d'un repas. Je l'observe : il fait le tour de la pièce, renifle chaque coin, se couche enfin sur le tapis, face à moi. J'ai l'impression qu'il me dévisage. Je remarque à son cou un petit collier vert. Comment ne l'ai-je pas vu plus tôt ! Un numéro de téléphone est inscrit au verso, précédé d'un nom : OSCAR.

J'appellerai demain, ce soir il est trop tard. Et puis je suis trop heureux de passer la nuit avec mon extra-terrestre. D'ailleurs, il dort déjà.

Le lendemain :

- Monsieur, je crois avoir trouvé votre chien.
- Oscar ? Mon dieu, quel bonheur ! (il appelle sa femme) Mais où est-il... ou plutôt où êtes-vous ?

- A Perpignan. Et vous ?
- A Prades... mais comment se fait-il ? Si loin... plus de 40 Km !
- Il aura été téléporté... euh, je veux dire volé par quelqu'un... et il se sera échappé.
- C'est inespéré ! Nous venons le chercher.

Le retour de ce brave toutou chez lui fit place à de multiples interrogations. Pourquoi était-il là-bas, qui l'y avait conduit, y avait-il une relation avec l'OVNI aperçu également à Prades ? Simple coïncidence ? Le rêve a des limites, la sagesse doit l'emporter (Don Quichotte l'a appris à ses dépens). Inutile donc de chercher midi à quatorze heures, la thèse du vol est la seule explication. Toutefois, le doute me reprit lorsque, quelques temps après, je voulus prendre de ses nouvelles :

- Il va très bien, il a même grossi : il mange comme quatre, s'exclama son maître.
- Je suis content pour vous, pour lui...
- Une seule chose m'étonne, il a souvent la tête en l'air. Vous en connaissez beaucoup, vous, des chiens qui regardent le ciel ? ☐

## **TABLE**

<b>Rue de l'Hôpital.....</b>	<b>5</b>
<b>Margot d'Alezy.....</b>	<b>9</b>
<b>Comme un vol de gerfauts.....</b>	<b>16</b>
<b>Il s'appelait Yves Durand.....</b>	<b>21</b>
<b>L'homme aux chaussettes trouées.....</b>	<b>25</b>
<b>Une étrange apparition .....</b>	<b>30</b>
<b>OVNI or not OVNI ?.....</b>	<b>35</b>

La plupart des textes composant ce recueil ont paru au fil des numéros de la revue « Plaisir d'Écrire », éditée par l'Association « Récits de Vie ». C'est dire que pour de nombreux adhérents, ils ne constitueront point une découverte. Si j'ai tenu à les regrouper ainsi, c'est pour ouvrir la voie aux auteurs qui n'ont pas encore envisagé l'autobiographie sous cette forme fragmentaire.

Car il s'agit bien de récits s'appuyant sur des souvenirs qui sont proposés au lecteur. On n'y trouvera pas de chronologie rétrospective. Simplement des moments marquants d'une période plus ou moins lointaine, embellis, pour certains, par nostalgie de l'enfance. Celui qui écrit maintenant n'est plus le même que celui qui a vécu les faits rapportés : je n'oublie pas cet enseignement et ne conteste nullement les caprices de la mémoire, toujours sélective. J'ai simplement voulu reconstruire, par l'écriture et pour le plaisir, ce qui demeurait en moi, en faisant le choix délibéré de tel ou tel sujet.

*J.-L. B.*

